

Itinéraire

Je contemple la surface étale de la mer. Le vent est tombé, le soleil se perd derrière l'horizon, empourprant le ciel ennuagé d'un camaïeu orangé. À la terrasse du bar surplombant le port, les autres membres de l'équipage suspendent un instant leurs libations, fascinés eux aussi par la splendeur de cette fin de journée. Je sirote un verre, l'esprit voguant au gré de mes souvenirs. À la veille de mon embarquement pour le Maroc, d'étranges épisodes de ma vie prennent tout leur sens, tel un interminable casse-tête qu'on achève enfin.

Me revient à l'esprit le rêve obsédant qui hante mes nuits depuis toujours.

Je m'étais réfugié dans un château médiéval. Dans ma cellule froide, installé sur une couche de pierres arrondies, une voix caverneuse m'avait sorti d'un sommeil agité. « Lève-toi, pars à la recherche du trésor. »

Sans plus réfléchir, j'avais trouvé mon chemin hors de la forteresse. Au passage, j'avais ramassé une pelle rouillée abandonnée et affronté l'obscurité épaisse. Je m'étais aventuré sur un sentier sombre s'enfonçant dans le boisé avoisinant.

Parvenu au milieu de la forêt, la voix m'intima : « Arrête-toi et creuse ! » Au prix d'efforts soutenus, mon outil heurta un objet dur : un coffret solidement enchaîné et cadencé. Soufflant et suant, je réussis à l'extirper de terre et à rompre ses entraves à grands coups de pelle. Le cœur battant, j'en ouvris le couvercle, pour découvrir un vieux parchemin que je déroulai avec précaution. Deux mots, tracés dans une élégante calligraphie, qui résonnèrent comme un avertissement pressant : « Sauve-toi ! »

Et puis cet autre épisode insolite qui m'a tellement remué l'an dernier. En pleine nuit, j'étais tombé en panne sèche sur une route de campagne. Maudissant mon insouciance, excédé du cellulaire rendu inutile faute de réseau et d'une pile presque à plat, je me mis en marche à la recherche de secours. Le ciel d'encre avait enfilé son étoile scintillante, le paysage baignait dans la seule lueur laiteuse de la lune au-dessus de la crête des épinettes. Pendant des kilomètres, pas âme qui vive. Aucun éclairage de rue. Le ruban noir de la route se déroulait sans fin. Les mains engoncées dans les poches de mon jean,

la tête rentrée dans les épaules, j'ai grelotté dans mon ridicule coupe-vent face à la froidure de septembre.

Aucun chant d'oiseau, nul sifflement du vent dans la cime élancée des conifères. Parfois, le dôme des feuillus surplombant la route me plongeait dans une noirceur terrifiante. La sueur perlait à mon front, ma nuque se hérissait et j'ai accéléré la cadence. Seul le bruit de mes pas résonnant sur le macadam rompait le silence oppressant.

À intervalles réguliers, la forêt s'ouvrait sur une triste terre en friche ou sur des rangs interminables d'épis de maïs, tels des soldats aux aguets prêts à me sauter dessus. Dans cet environnement fantomatique, je n'avais comme seule compagne que cette angoisse si familière. J'ai eu peine à réprimer la nausée qui me montait aux lèvres et à éviter de dégoûter le MacDo ingurgité en vitesse quelques heures plus tôt.

Au détour d'une courbe, un premier signe de présence humaine : un lampadaire éclairant l'entrée d'une allée de gravier. J'hésitai. Et si ce n'était que le début d'un sentier de VTT se perdant au fond des bois ? En puis, il y faisait encore plus noir que sur le chemin principal ! Je m'y engageai pourtant, tiraillé entre terreur et espoir.

J'avançai à pas de loup, ma vision périphérique s'ajustant aux ténèbres. Tous mes sens en alerte, j'eus peine à maîtriser la panique au moindre bruissement de feuilles. Le chemin serpentait sur les contreforts d'une colline escarpée. Je pestai contre mes sandales qui me massacraient les pieds lorsque, à mi-chemin de la montée, une croix illuminée surgit au-dessus de l'horizon sombre. Enhardi par cette apparition, je hâtai le pas et débouchai sur une vaste clairière occupée par un imposant bâtiment de pierre de taille. Je m'approchai, envouté par l'atmosphère sereine des lieux et par la magnificence de l'édifice nimbé d'une clarté laiteuse. Planté au pied d'une volée de marche menant à l'entrée principale, un écriteau en bois sculpté : *Abbaye cistercienne des Laurentides*.

« Bon, me disai-je, pas certain de trouver de l'essence par ici ou même de pouvoir communiquer avec l'extérieur pour obtenir de l'aide, tout semble tellement mort ». Pourtant, l'allure soignée des environs et les vergers aperçus plus loin l'attestaient : cet endroit était bien entretenu.

Je gravis les quelques marches menant au porche et entrouvris une lourde porte de bois. À pas feutrés, je m'introduisis dans le narthex enténébré. Une forte odeur d'encens m'arracha une grimace. Aucune présence humaine. Un silence grave enveloppait les lieux et, contre toute attente, je me sentis immédiatement apaisé.

Mon regard s'est habitué à l'obscurité, percée par la seule lueur d'un cierge à la flamme vacillante, laissant deviner l'église endormie. Je m'avançai à pas mesurés dans la nef, fasciné par la solennité mystique des lieux. Je m'arrêtai à la balustrade protégeant le cœur, où deux rangées de stalles en bois verni se faisaient face, sous la protection d'un imposant crucifix suspendu au-dessus de l'autel. À ma droite, dans le clair-obscur, trônait un lutrin de bois ouvragé. Intrigué, j'y découvris déposé un grimoire à la couverture richement enluminée d'or. J'en soulevai délicatement le rabat; avec mille précautions, j'en parcourus les pages enjolivées de splendides arabesques. Au fil de mon exploration, je tombai sur une très vieille carte, à la surprenante profusion de détails, dont les contours du Maghreb contemporain. Ce fut une révélation : je devais partir pour l'Afrique.

Nous avons levé l'ancre à l'aube. Accoudé au bastingage, je scrute du regard les côtes éclairées par les premières lueurs du jour. Le cargo entreprend la traversée de l'Atlantique. Direction : Casablanca. Cuisinier sur des navires de transport transatlantique, tel est mon plus récent métier. Je ne m'en plains pas, je dispose de beaucoup de temps pour observer les humeurs changeantes de l'océan, au rythme de mes propres états d'âme.

Je dois bien me l'avouer, à trente ans, ma vie n'a été qu'une succession de détours, d'échecs et de déceptions. J'étais un *Tanguy* habitant chez ses parents et je subissais les pressions répétées de mon père pour prendre les rênes de l'entreprise familiale. Je ne pouvais m'y résoudre. Je ne savais plus que faire de ma vie. Des vagues de désespoir me submergeaient, la peur de sombrer dans la dépression ne me quittait plus.

À la suite de mon escapade à l'abbaye, un projet fou a pris forme dans mon esprit, s'imposant bientôt comme d'une évidente nécessité : entreprendre la traversée du Sahara. Qu'attendais-je d'une telle équipée ? Je n'aurais su le dire. Mais l'appel de

l'immensité désertique se faisait tout aussi insistant que celui du chemin de Compostelle pour ses pèlerins.

De Marrakech, à l'orée du désert, jusqu'à la petite ville de Richard Toll, au nord du Sénégal, en traversant le Sahara mauritanien, tel est l'itinéraire planifié. J'ai loué une puissante Jeep pourvue de ses provisions essentielles d'eau et de carburant; le GPS m'indiquerait les différents points de ravitaillement et m'amènerait à bon port dans un peu plus d'une semaine. Résolu à entreprendre cette aventure en solitaire et malgré de pressantes recommandations, j'ai refusé les services d'un chauffeur-guide. Mal m'en prit.

Tout s'est bien déroulé les premiers jours. Estomaqué par la variété des paysages, je franchissais ici des lits de rivières asséchés puis là, de vastes plaines caillouteuses, et enfin surgissant dans le lointain, les ergs aux voluptueuses dunes ocre. Cette splendeur aride réconfortait mon âme et chassait mes pensées tourmentées. Je supportais avec difficulté la fournaise de la journée et accueillait avec bonheur la relative fraîcheur du soir. La nuit venue, je m'émerveillai du noir absolu du ciel d'où se détachaient les perles illuminées de la voûte étoilée. Sous la tente, je m'endormis, enveloppé par un silence apaisant.

Un matin, peu après avoir repris la piste, une panne mécanique a stoppé net mon avancée. Les avertissements sévères du départ ont ressurgi dans ma tête et j'eus peine à contrôler ma panique face à cette catastrophe annoncée. Une seule option : poursuivre mon trajet à pied. Je tentai de me rassurer: le prochain hameau n'était situé qu'à une demi-journée de marche. Avec deux gourdes d'eau et quelques vivres, je repris la route avec l'astre du jour gagnant lentement sa place au zénith.

Un plateau rocailleux succédait à l'erg où j'avais passé la nuit. La chaleur accablante déformait l'horizon infini sous l'assaut impitoyable du soleil. La piste pierreuse, plus praticable que le sable des dunes, me massacrait les pieds malgré mes solides bottines de randonnée. Mes réserves d'eau diminuaient au même rythme que mon énergie. En fin d'après-midi, toujours aucune trace de vie. Le soleil déclinait derrière une enfilade de

collines à l'ouest, et je devais me rendre à l'évidence : ou bien le village indiqué par mon GPS n'existait plus, ou bien, je m'étais bel et bien perdu.

Épuisé, mon équipée tournait au cauchemar. J'ai maudit ma bêtise et ma témérité. J'ai trouvé refuge au pied d'un amoncellement de rochers pour résister au froid de la nuit qui allait tomber. Au loin, les hurlements lugubres de bêtes inconnues me glacèrent le sang. Même la magnificence du ciel étoilé ne parvenait pas à calmer mon désespoir. Ce fut la pire nuit de mon existence, persuadé que ce serait la dernière.

Et pourtant, à l'aube je me suis remis en marche, grignotant l'ultime ration de nourriture, jaugeant le peu d'eau en réserve et pleurant sans pouvoir verser une larme.

J'avancais avec difficulté, assommé par la chaleur. Mes pas s'alourdissaient, ralentis par le sable brûlant de l'erg où m'avait conduit la piste. Levant des yeux désespérés, j'ai aperçu le ballet sinistre d'un vol d'oiseaux noirs au-dessus de moi : bientôt les vautours se repaîtraient de mes globes oculaires et les hyènes rayées se délecteraient de ma carcasse. Ma fin approchait.

Néanmoins, j'ai continué ma pénible progression. Plus loin, j'ai senti un souffle subtil, charriant un effluve d'humidité. Un mirage sans aucun doute mais qui enflammait mon imagination et exacerbait ma soif dévorante. Puis, au détour d'une escarpée rocheuse, mon cœur a tressailli d'incrédulité. Devant mes yeux rougis s'est profilée la silhouette de bouquets de palmiers, au travers desquels une étendue d'eau scintillait sous le soleil ardent !

J'ai atteint l'oasis en titubant. Je me suis vautré dans l'onde, avalant goulûment l'eau salvatrice. Je renaissais. Couché sur la berge les yeux au ciel, les dattiers élancés dodelinaient en murmurant à mon oreille « Tu es en vie, mon vieux, tu es en vie ! ». Le vent du désert se transformant en une suave caresse, je me suis effondré dans un sommeil comateux.

Quand je suis revenu à moi, j'ai été frappé par l'étrangeté de l'endroit où j'avais abouti. Gisaient tout autour de moi, les ruines d'un antique caravansérail. Je déambulai entre ces amas de pierres séculaires et ces colonnades effondrées, les effleurant du bout des doigts. De légers frissons me parcouraient l'échine au contact de leur surface rugueuse.

Dans ces vestiges éparpillés, j'imaginai l'odeur des dromadaires et les cris de joie des marchands exténués arrivant dans ce havre de repos après les interminables périple sous le soleil meurtrier.

Se dégageait des lieux une paix profonde qui me procurait un bien-être inattendu. Adossé à l'ombre d'un mur à demi écroulé, je me suis laissé doucement envahir par cette étrange atmosphère. La chaleur et l'épuisement aidant, je plongeai dans un état de semi-conscience. Bientôt dans mon esprit émergea une image auréolée d'une clarté éblouissante : « Un archéologue, je deviendrai archéologue ! »

Un grand gaillard, un Touareg enturbanné, m'a sorti de ma léthargie en me secouant l'épaule. Je ne rêvais pas, j'étais sauvé.

Au crépuscule de ses jours, où séjourne-t-il exactement ? Et depuis combien de temps ? Malgré tous ses efforts, il n'arrive plus à se souvenir. Il reçoit chaque semaine la visite de personnes attentionnées. Elles lui apportent des sucreries venant agrémenter son ordinaire. Des gens bien gentils, mais qui sont-ils au juste ? Il ne saurait le dire, pourtant leur présence réveille en lui chaleur et réconfort.

Installé dans la pièce commune, il attend. Quoi au juste ? Il ne se souvient plus. Son regard vitreux inspecte le pauvre mobilier. Une télé allumée au volume coupé, une table de jeu parsemée de cartes abandonnées lors de la pause des employés. Il remarque une revue défraîchie du *National Geographic* laissée sur la console basse à portée de main. Il la saisit, en feuillette distraitemment les pages froissées. Il tombe sur un reportage photographique relatant une expédition au cœur d'un paysage désertique. Dans un éclair, sa conscience s'illumine ! D'un coup, les cinquante dernières années surgissent de sa mémoire. Il se revoit, au faite de sa carrière professionnelle, à la tête d'une mission en tant que chef archéologue. Il s'agite sur son fauteuil, balbutiant quelques paroles inintelligibles, ressentant la fougue de sa jeunesse et l'excitation de la découverte scientifique.

« Monsieur, monsieur, c'est l'heure du dîner! » Son attention détournée, il retombe aussitôt dans son hébétude habituelle. Déjà l'étincelle de lucidité s'est évaporée, reléguant son parcours de vie dans les limbes de la maladie.